

## La mort des artistes.

Les rayons du soleil attaquaient inlassablement la carcasse rutilante du train lancé à grande vitesse. C'est par un vagabondage silencieux de voiture en voiture, manifestation beaucoup plus discrète, que j'appris pour la première fois à connaître le Monde.

Je marchais. Ou plutôt errais, perdu au milieu de toute cette foule, aux émotions si fortes, si contradictoires.

La chaleur, qui même ici n'était que durement supportable, se mêlait aux longues heures de confinement. Les masques de sortie, soigneusement travaillés, commençaient à tomber.

L'aboutissement de mon apprentissage.

L'esprit des enfants est à la fois le plus simple et le plus compliqué à décrypter.

Un enfant ne cache pas ses émotions, c'est un talent, ou une malédiction tout dépend du point de point de vue, qu'amène l'adolescence.

Un adulte pense de manière si différente que l'enfant reste parfois incompris.

Le regard ; angoissé, fâché, révolté, presque haineux ; que le jeune homme jetais à l'homme assis face à lui était explicite. Celui-ci, tendu, était manifestement mal à l'aise, comme s'il essayait d'asseoir sur son fils une autorité qu'il n'avait que peu exercée.

Colère. Incompréhension.

Pourtant discret, ce couple irradiait. Il m'était impossible de rester insensible à ce débordement d'amour apparent.

Comme pour tromper les années qui passaient, les tourtereaux reproduisaient les gestes de leur jeunesse. Regards pétillants. Main caressant délicatement les cheveux. Sourire couvant et protecteur.

Ils paraissaient aux anges, enfermés dans un jardin secret où ils étaient seuls à cultiver amour et confidences, mais ne s'en cachaient pas.

La main posé tendrement sur le ventre à peine rebondi expliquait à elle seule l'excitation et l'expression comblée des futurs parents.

Joie.

Quatre-vingt ans. Peut-être plus. Le visage de cette femme, bien plus avancée dans le cycle de la vie, était le premier que je voyais serein. Ce regard, perdu dans le vaste univers qu'offre la vieillesse. Les rides au coin de ses yeux verts, trop pâles pour être de l'émeraude, trahissaient l'expérience de la situation.

Si ses lèvres n'effleuraient aucun sourire, elles semblaient pourtant si amantes. Le fussent-elles.

Dans son corps, pourtant si détendu, diverses tensions s'affrontaient en silence.

L'élégance et le noir de sa tenue faisant ressortir encore douloureusement la tendresse et la douceur de ses traits.

Le masque avait déjà été porté plusieurs fois, à tel point qu'il atteignait presque la perfection. Mais la mort d'un être cher, cruelle, est impossible à camoufler totalement.

Tristesse. Tranquillité.

\*\*\*

*Combien faut-il de fois secouer mes grelots  
Et baiser ton front bas, morne caricature ?  
Pour piquer dans le but, de mystique nature,  
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?*

*Nous userons notre âme en de subtils complots  
Et nous démolirons mainte lourde armature,  
Avant de contempler la grande créature  
Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots !*

*Il en est qui jamais n'ont connu leur idole,  
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront  
Qui vont martelant la poitrine et le front,*

*N'ont qu'un espoir, étrange et sombre capitole !  
C'est que la mort, planant comme le soleil nouveau,  
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau.*

Bien prétentieux d'oser émettre l'idée que je suis comme lui. Même si parfois je le ressens, ainsi.

Les sentiments que j'observe et analyse, ce talent de lire au creux de leurs êtres, m'a aidé à tenir.

64152011

Mais aujourd'hui c'est trop. Je ne peux plus me nourrir d'émotions qui ne sont pas miennes pour composer un masque, comme tous ceux que je croise.

Les émotions ne sont qu'un mélange de sentiments communs à tous, personnalisés au fil de temps. Et c'est cela qu'ils essayent de cacher, la part d'eux même infiltrée dans ces sensations. Aujourd'hui je pense que le masque sert à cela.

Comme eux, je me suis caché derrière ce masque. Et pour évacuer j'écrivais.

Par ma plume j'ai tant donné de moi qu'aujourd'hui, il ne me reste plus rien.

Je ne suis aujourd'hui qu'une enveloppe, vide.

Les mots autrefois protégés par cette coque de papier on fuis dans l'encre noire de ma plume.

Et celle-ci reste immobile.

Comme si elle avait fini mon histoire.

Comme si je n'existais plus.

Peut-être est-ce le cas.

J'ai parcouru tout le train, et les nombreux wagons sont derrière moi maintenant. Pourtant, poussé par une volonté inconnue, je continue à avancer.

Quelque part, un train. Moi je ne suis plus.

Même Baudelaire n'a pas supporté de vivre sans ses mots.